

Lettre pour parler de vie spirituelle

Des jeunes profès, moines et moniales, disent attendre quelques mots d'un ancien. Ce serait une lettre adressée par cet ancien, « à toi qui cherches à ouvrir ton cœur pour grandir dans la vie spirituelle ».

Chers frères et sœurs inconnus,

Chercher, ouvrir, grandir. Ces mots conviennent parfaitement aux débuts de la vie monastique, mais aussi bien tout au long de cette vie. Elle sera quête sans fin, accomplissement espéré, grâce à l'ouverture de tout l'être, disons du cœur, car le cœur, ici, c'est l'homme entier qui cherche, s'ouvre, grandit.

Les quelques notations qui suivent concernent donc tout moine, ne fût-il plus très jeune.

Un lent devenir

Il faut que le nouveau moine, prévenu sur ce point, accepte ce lent devenir qu'est la vie monastique. *Chercher, s'ouvrir, grandir* : ces mots expriment clairement un mouvement, celui dont parlent tels philosophes, disant de la vie qu'elle n'est que mouvement, *vita in motu*. Mouvement vital que la règle de saint Benoît, optimiste, balise en deux autres mots, *venir* et *parvenir*. Le moine vient et parvient, il vit un lent et continu *devenir*, il devient progressivement ce qu'il doit être, il est enfin lui-même. Ceci, qui est d'ailleurs l'espoir de tout homme, se vivra pour le moine chrétien *per ducatum Evangelii*, « sous la conduite de l'Évangile » (*Prol* 21). C'est dans cette perspective que j'essaie de répondre à votre désir de véritable « vie spirituelle ».

Venir

Le candidat est appelé par la Règle *noviter veniens* : il est un nouveau venu (RB 58, 1). Comme dans la classe à la rentrée

d'automne, dans la famille lors d'un mariage, dans l'entreprise, dans un immeuble, etc., le « nouveau » marque l'ensemble qu'il intègre. Il le modifie dans son nombre, dans son niveau culturel, dans son évolution, tandis que lui-même, désireux de s'intégrer, se voit modifié, sinon transformé. En participant à la vie du groupe, il devient un nouvel et véritable acteur de l'histoire de son groupe. C'est sous cet angle que le mot *venir* enchante le Bavarois Christoph Theobald, devenu, par son entrée dans la province de France de la Compagnie de Jésus, le père Theobald du Centre Sèvres de Paris. Il écrit : « Ce magnifique verbe “venir” introduit une note éminemment concrète dans le discours (l'Apocalypse) : Dieu trace un chemin et circonscrit un espace où peut avoir lieu une rencontre ; il vient même frapper à la porte¹. » Le moine frappant à la porte du monastère fait lui aussi, à la suite du Christ, événement, il inaugure, pour lui et pour le monastère, quelque chose de nouveau.

Parvenir

Traversant ce qui lui *advient* ou *survient*, pour dire les nuances des jours, favorables ou défavorables, le nouveau venu *par-vient*, le préfixe *par* ou *per* disant un maximum, une *per*-fection. Nous voici au cœur du christianisme et du monachisme chrétien, si différent en cela du monachisme bouddhiste. À partir d'une origine, d'une « création », la vie humaine du chrétien est un développement promis à l'accomplissement de chacun et de l'ensemble dont il est membre. Il ne s'agit plus ici d'un mouvement cyclique où l'individu peut connaître des recommencements successifs et divers. Selon la Bible, chaque humain n'a sur terre qu'une seule vie, non seulement celle d'un individu, qui serait une partie impersonnelle d'un grand tout, mais la vie d'une personne qui, à sa mesure et à sa place, contribue à l'histoire des hommes, Histoire sainte qui ne cesse de se faire. Du nouveau-né, Paul Ricœur dit déjà que, devenu adulte, « il entre, sur la pointe des pieds, dans la conversation du monde, y prend part, puis s'efface tout aussi discrètement, tandis que la conversation du monde continue ». Pour la Règle aussi, le postulant n'est venu que pour participer, d'abord à son insu, puis clairement, à une *aventure* qui, se déroulant selon le dessein de Dieu et à cette condition, lui permettra de parvenir. À quoi ? À l'*avènement* final du Christ mettant fin aux multiples *événements* terrestres.

Ce rappel de quelques mots, tous composés à partir du verbe *venir*, dit la complexité d'une vie humaine. D'obstacles en étapes plus

1. Christoph THEOBALD, *Présences d'Évangile I*, Paris, L'Atelier, 2003, p. 212.

faciles, elle se révèle pouvoir et devoir être, en finale, un parcours heureux. Si l'on cherche une image d'un tel parcours, faut-il prendre celle de Benoît lui-même, montant, nous raconte Grégoire le Grand, au plus haut du Mont-Cassin ? De là, contemplant l'univers dans sa totalité, il voit la terre devenue un point, minuscule mais lumineux dans la lumière de Dieu : le monde est rassemblé, transfiguré, unifié en Dieu, par l'amour. Le modèle auquel Grégoire, pour dire sa propre conception de la vie mystique, emprunte maints détails de son récit est connu. Des auteurs grecs et latins exprimaient leur vision cosmique de l'univers dans des termes qui se retrouvent de l'un à l'autre (l'heure intempesive, la tour, la fenêtre, la sphère ignée)². Mais ce qui était contemplation mystique naturelle chez ces auteurs désirant s'élever, par la puissance de l'intelligence, à une idée juste du monde et de l'homme dans le monde, devient chez Grégoire contemplation surnaturelle : toute chose est vue dans la lumière de Dieu. Plus sobrement, la Règle parle aussi de parvenir à un sommet (*Prol* 73), les *culmina*, les sommets de doctrine et de vertus atteints par le moine dès cette terre, s'il a vécu dans l'*agapè*, l'amour où tous sont en communion, Dieu et les hommes.

Entre *venir* et *parvenir*, la vie du moine est donc un *devenir*, un chemin, une montée, une ascension sans pour cela quitter la terre. Est-ce une performance, dirions-nous au XXI^e siècle ? Une *perfection*, dit saint Benoît, mot qui ne se lit qu'une fois dans la Règle, à son dernier chapitre. Pour saint Benoît et sans le lyrisme de Grégoire le Grand, la perfection vise uniquement la vérité d'une vie devenue, Dieu aidant, réellement spirituelle sans avoir jamais cessé d'être humaine, terrestre. Car le postulant pouvait désirer, et il avait raison, l'intimité de Dieu ; mais, à peine entré, et même avant d'entrer, il s'aperçoit, tandis qu'on le fait patienter à la porte, qu'il n'est nullement en extase, mais toujours sur terre. L'humain est là. Il faut donc soigneusement prendre conscience du juste prix de la terre, si l'on veut connaître l'intimité de Dieu. C'est sur terre que se réalise la volonté expresse de Dieu que les humains, vivant sur la terre, y vivent sans faux angélisme, ni vain mépris du terrestre, « sur la terre » donc, mais « comme au ciel », disons, en inversant les deux termes : comme au ciel, Dieu le veut, mais sur la terre, Dieu l'a voulu. Et comment y parvenir ? Ce sera long, difficile, une lutte, un combat. Impossible ? Ce sera possible, car il s'agit d'un combat spirituel, dans l'Esprit. Il s'agit de la vie spirituelle évangélique.

2. Voir Pierre COURCELLE, « La vision cosmique de saint Benoît », *Revue des Études Augustiniennes* 13 (1967), p. 97-117.

Le prix de la terre

Psalmodiant psaumes et cantiques bibliques, nous sommes habitués à célébrer la création, il suffit d'évoquer le cantique des trois enfants dans la fournaise, mais non sans remarquer qu'en Daniel 3, 56-81, sont unies la louange de la création et l'action de grâces des Hébreux libérés du danger et capables, grâce à Dieu, d'une résistance qu'on peut dire spirituelle, se nourrissant et s'accomplissant dans la certitude d'une résurrection pour une vie nouvelle donnant déjà à la vie terrestre, y compris la mort, d'être vraiment spirituelle.

Le prix de la terre. J'évoquais le bouddhisme et la vie à la pagode. Je ne sais rien de la vie quotidienne au temps de Bouddha. Relevons seulement la confiance d'un moine bouddhiste de Séoul à la fin d'un séjour de deux années à la Pierre-qui-Vire : à la pagode, disait-il, on prie, on ne travaille pas, on mange peu, on peut dormir beaucoup. Je ne connais pas mieux la vie quotidienne dans le Latium au temps de saint Benoît ; sa règle ne fait aucune allusion aux invasions des Goths, à l'insécurité des routes, à la misère des populations. On sait seulement que le moine de la Règle partage son temps en prière, travail manuel (remis en honneur par saint Benoît), *lectio divina*, repos, repas, prière toujours, travail encore et accueil des passants par le moine, lui-même nomade sur terre.

Si ce moine chrétien se sait et se veut « citoyen du ciel », il l'est tout en étant encore de la terre, là où tout est travail et variation, mais où tout doit se vivre dans l'admiration, le respect de la création de Dieu. Le lecteur de la Règle ne peut que remarquer le soin dont Benoît entoure toutes choses, les outils, les travaux des champs ou de la cuisine, les conditions de climat, les temps convenables de la prière ou des repas, la santé des corps et surtout, influencé sur ce point capital par saint Augustin, les personnes. Vie humaine, au meilleur sens, où se dit quelque chose du ciel.

Il fallait, s'agissant de vie spirituelle, avoir dit de la vie humaine qu'elle est un (souvent) long devenir, puis avoir marqué l'importance du terrestre selon ce qui en est souligné dès le début de sa règle, au chapitre 4. Entrons avec un tel réalisme dans la mystérieuse initiation chrétienne et monastique indispensable pour chercher, s'ouvrir, grandir et connaître, sans illusion, une authentique « vie spirituelle » chrétienne, précisons-le, puisque nous connaissons les efforts contemporains pour vivre selon une « spiritualité laïque » qui, à notre insu, nous imprègne.

Initiation

L'initiation est pratiquée dans les cultures primitives. Après l'éducation préparant tout enfant à la vie adulte, il est question pour certains hommes d'être initiés à tels pouvoirs extraordinaires qui feront d'eux des chefs, les gourous de toujours, craints et pouvant se révéler dangereux sinon inhumains. Vite repris en christianisme, le parcours initiatique dit tout autre chose : l'entrée par étapes dans le Corps du Christ, non plus de quelques privilégiés, mais de tout être humain. Par les sacrements de l'initiation (baptême, confirmation, eucharistie), l'Église incorpore ses membres appelés désormais « chrétiens », puis « frères, sœurs », enfin « saints ». La Règle suppose ces sacrements déjà reçus par le postulant, et celui-ci, à peine accepté, entre dans une autre initiation, qui n'est pas un nouveau baptême, ni un dressage, mais l'adaptation d'un séculier à une nouvelle vie, vie non pas réglée mais régulée par une Règle reconnue capable de permettre de *chercher* toujours, de *s'ouvrir* davantage, de *grandir* jusqu'à la mesure du Christ, telle que Dieu la veut pour chaque être humain et pour sa communauté. Cette initiation n'a rien du caractère secret de telles initiations pratiquées dans les sectes, anciennes ou modernes. Elle suppose avant tout la liberté du candidat dont on s'assure, tant elle est essentielle, par des *scrutins* successifs, aujourd'hui remis en honneur dans la pratique pastorale. Pratique connue par la Règle qui, aux 2^e, 8^e et 12^e mois, prévoit qu'on scrutera le candidat pour s'assurer de cette liberté personnelle : « Veux-tu ? » Au postulant sera dite l'importance d'une volonté libre et soutenue parce que la richesse jamais épuisée du Mystère de Dieu ne se révèle qu'à celui qui persévère à le chercher « vraiment » (*revera*, RB 58, 7).

Le cardinal Martini, soucieux de cette initiation progressive, propose de voir dans la lecture et l'explication successive des quatre évangiles une méthode qui a pu être celle de l'Église primitive, mais demeure toujours efficace, assure-t-il, pour l'avoir pratiquée à Milan : l'un après l'autre, les quatre évangiles introduisent un catéchumène à la révélation chrétienne. Marc lui dit qui est le Christ, Matthieu lui présente ensuite l'Église dans sa structure essentielle, Luc lui en découvre la mission universelle, et Jean en vient à l'intimité sponsale de l'Église avec Dieu.

Un autre jésuite, le père Theobald, se situant plus concrètement dans la situation critique contemporaine, pense « décisif » (pour l'Église) de ne pas quitter la « posture d'apprentissage³ », dont le Christ lui-

3. Christoph THEOBALD, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité (Cogitatio fidei 260)*, Cerf, 2007, p. 51s.

même a donné l'exemple. Nous y reviendrons, mais retenons déjà cette « posture d'apprentissage ». Sa vie durant, le moine est un disciple qui apprend, autrement dit un apprenti. Pour saint Benoît, le monastère est exactement cela, l'atelier, *officina* (RB 4, 78), où s'apprend le service du Seigneur.

Une autre approche de la question, volontiers reprise plus tard par les théologiens chrétiens de la vie mystique s'attache à la distinction grecque entre les commençants, les progressants, les parfaits. On connaît l'opposition de Hans Urs von Balthasar à cette conception de la vie chrétienne dont, selon lui, Thérèse de Lisieux nous a libérés. En tout cas, la Règle n'a rien de tel et, m'intéressant ici à l'initiation du moine selon la Règle, je propose de partir du caractère particulier de cet écrit, rédigé dans un contexte anti-arien. Nous avons là un texte parfaitement trinitaire, avec la forte affirmation de la divinité du Christ refusée par le prêtre Arius. Il me semble donc préférable de chercher, dans la Règle, le rôle des trois personnes divines dans l'initiation monastique, avec l'avantage, offert par cette démarche trinitaire, que le processus d'apprentissage est abordé, non pas à partir de l'homme, de son désir et de ses efforts, mais à partir de Dieu dans ce que saint Irénée appelle l'adaptation de Dieu à l'homme. Demandons-nous donc que fait le Père, que fait le Verbe incarné, que fait l'Esprit pour que l'homme vive une vie réellement spirituelle ? Sans oublier que les Trois sont, toujours et ensemble, à l'œuvre, du début à la fin de la vie du moine chrétien désireux de chercher, de s'ouvrir, de grandir.

Reprenons le mot *initiation*. Venu du latin *ire*, aller, ce verbe a une histoire grammaticale intéressante. À partir de l'infinitif, voici l'adjectif, *intus* (inusité), son comparatif *interior* et le superlatif *intimus*, qui donnent en français *intérieur* et *intime*. Ces mots, utilisés pour toute maison humaine, disent aussi avec bonheur ce qu'est la maison de Dieu, sa demeure parmi tous les hommes et en chaque homme, le partage durable de sa vie intime. Mais, soulignons-le d'emblée : si Dieu a donné la vie à l'homme sans lui avoir demandé son consentement (il n'y avait pas d'homme), il lui demande, au contraire, ce consentement quand il l'invite à partager avec Lui intériorité et intimité. Là encore, comme dans la création, Dieu a l'initiative et manifeste, dans toute sa magnificence, son autorité, c'est-à-dire sa capacité unique de faire accéder à un tel état⁴ l'homme qu'il a créé. Autorité à ce point souveraine qu'il peut, sans la diminuer, accepter d'attendre que « monsieur le pécheur », comme dit

4. *Auctor*, l'auteur, vient du verbe latin *augere*, comme *auctoritas*, l'autorité etc. Je renvoie aux travaux actuels des théologiens sur la création biblique et sa pertinence.

Charles Péguy⁵, veuille bien s'ouvrir à ce don gratuit. Dieu ne cesse d'appeler l'homme et, dès que l'homme l'écoute, ouvre toujours plus le cœur de l'écouter, le modifie, l'agrandit, on dira même le divinise : sa vie, totalement humaine, est devenue une vie spirituelle. C'est l'œuvre de la sainte Trinité, le Père en parlant à l'homme, le Fils en venant vivre avec lui, l'Esprit en s'insinuant en lui.

L'agir divin

1. Dieu parle

Comme un Père (RB *Prol*, 1). Curieux que Dieu, dont il est interdit de faire une image, puisqu'il est inimaginable, soit dit avoir un visage. Pourtant l'Ancien Testament ne cesse d'évoquer la Face de Dieu, d'espérer qu'elle se montre enfin, qu'elle brille. La Face de Dieu, la Parole de Dieu : deux façons équivalentes de dire que Dieu se veut en relation personnelle avec sa créature humaine. « Écoute, dit saint Benoît au début de sa règle : Dieu te parle. »

Sa parole est efficace, comme un glaive à deux tranchants⁶, elle ouvre l'homme jusqu'à l'intime. Ainsi, d'emblée, le nouveau moine devra connaître et saura reconnaître cette Parole de Dieu, se laisser pénétrer par elle, c'est pour lui la toute première manière d'accéder à la vie spirituelle. Parce qu'il aura connu cette Parole de Dieu dès les premiers jours de sa vie au monastère, il pourra, le jour de son engagement, en « professer » l'efficacité. Que dit-il, après la signature de sa charte ? Utilisant le terme technique de la reconnaissance légale par le père de l'enfant qui, à peine né, est pris, soulevé par lui (*suscipere*, prendre, ramasser), le moine demande à Dieu de faire pour lui ce même geste : *suscipe me*, prends-moi, reconnais-moi pour ton fils, et je vivrai en fils, « selon ta Parole », a-t-il précisé. Entendue continuellement dans la liturgie, lue et méditée dans la longue *lectio divina* quotidienne, la Parole de Dieu sera en lui comme son âme. Ouverture du cœur, vraie « opération » spirituelle, c'est l'œuvre de Dieu – *opus Dei*, disait saint Basile –, son œuvre continue, jamais achevée, tant la Parole de Dieu découvre, dévoile sans fin sa richesse. La Parole de Dieu, en effet, « croît » avec ses lecteurs, *crescit*, selon Grégoire le Grand. À la suite du Christ parlant avec les Pèlerins d'Emmaüs, le lecteur moine comprend, interprète de mieux en mieux les textes sacrés. Inutile développer ici la connexion entre « vie spirituelle » et « lecture spirituelle ». Pas l'une sans l'autre, et,

5. Charles PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, Gallimard, 1929, p. 146 : « Il faut qu'il attende que monsieur le pécheur veuille bien un peu penser à son salut. »

6. Cf. He 4, 12-13 ; Ap 1, 16 : « De sa bouche sortait une épée acérée, à deux tranchants. »

pour le moine, nomade continu, lecture et audition ne cesseront que dans le face-à-face espéré avec Dieu. Il ne sera plus alors question de « théo-logie », des livres, des conférences, des cours, mais de ce qu'il est permis d'appeler une belle et éternelle « théo-scopie » : l'échange des regards de suprême dilection entre Dieu et l'homme. En attendant cette heure, et toujours inquiets chercheurs de Dieu, nous ne sommes plus, grâce à Dieu, à la porte mais à l'intérieur de sa maison. Grâce au Christ et dans l'Esprit.

2. *Le Christ initiateur*

Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous. Dieu est venu sur la terre pour la sauver en sauvant l'homme, cohabitant avec lui. Verbe de Dieu venu dans la chair, Jésus ne cessera pas, sorti d'un long silence de trente ans, d'être le Verbe, la vivante Parole de Dieu. Comme il a été dit de cette Parole de Dieu, la parole de Jésus divise, elle aussi, est un glaive, elle sépare (Mt 10, 34), non pour détruire la vie, mais pour la transformer. Elle fait vivre toujours sur terre la vie humaine, mais autrement désormais. Le père Valadier dit « révolutionnaire » cette parole de Jésus au cours de son procès : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». C'était résumer le travail qui attend le croyant s'engageant à sa suite.

Comment le moine devra-t-il vivre cette suite ? Benoît le suggère : en éradiquant le vice de propriété, en haïssant sa volonté propre, en quittant tout. En passant par un rien, comme il est dit en RB 7, 51 ? En préférant le Christ, résume Benoît, qui veut le moine vivant totalement le Mystère pascal. Le moine chrétien l'a accepté et voulu quand il a fait profession selon une règle, la règle de saint Benoît, tout entière centrée sur ce mystère et dont tout dépendra, jusqu'à voir précisées, en fonction de lui, les heures et la composition des repas, l'élémentaire humain, donc, autant que son essentiel, le désir de servir Dieu en tout.

De cela, Jésus est l'initiateur et il ne l'est devenu que pour avoir été lui-même initié, selon Hébreux aux chapitres 2-5 : « Il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert » (5, 9). Et encore Apocalypse 1, 1 : « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée » pour qu'il la transmette à ses disciples et, par eux, au monde. Sans oublier Philippiens 2, 8, « devenant obéissant » dans sa « posture d'apprentissage », que le père Theobald dit avoir été celle, fondamentale, de Jésus et devoir rester celle du disciple de Jésus. Et cela, par « nécessité interne » du christianisme. Je trouve spécialement heureuses les pages de Theobald sur l'hospitalité du Christ, poussée jusqu'à son dessaisissement de soi total, qui nous stupéfie et nous demande de le préférer à tout. Nous prouvons cette préférence par

l'étude, certes, afin de mieux comprendre son humanité, mais surtout et d'abord par notre vie, en particulier en traçant sur nous le signe de la croix, souvent et, parfois, très posément.

Geste cosmique connu des civilisations préchrétiennes, un signe en forme *de croix* est devenu *le* signe de *la croix* du Christ qui n'est plus un simple brassage de l'espace pour y rejoindre les esprits supposés conduire le monde, mais la certitude que l'espace, dans son entier et en tout temps, a son centre vital dans le Christ. C'est lui, le cœur de l'histoire et son sauveur. Participer au Mystère Pascal, c'est vivre de la vie même du Christ, devenu réellement le préféré du Père et des hommes. Faire le signe de la croix, c'est refaire vœu de stabilité dans la communauté, vrai corps du Christ, en tout temps, en tout lieu. Et c'est assurément l'œuvre de l'Esprit Saint.

3. *L'Esprit de l'intimité*

La Règle ne rentre pas dans la catégorie des livres de théologie mystique, elle est simplement, répétons-le, le livre du Mystère pascal vécu au quotidien sur terre. Il n'y est jamais question, au sens technique, d'extase, mais, et cela dit déjà tout, d'adhésion de la volonté humaine à la volonté divine. Car la volonté est ici synonyme de désir spirituel et elle est *adhésion* du cœur à Dieu, parce qu'il y a eu, dans ce cœur, « *inhésion* » de l'Esprit, selon Guillaume de Saint-Thierry⁷. Guillaume me semble devoir être dit le docteur de l'Esprit Saint, qui, dit-il, s'insinue au plus profond de l'être humain, *insinuans sibi et nobis*. Et qu'y fait-il sinon ce qu'il fait au sein même de la sainte Trinité ? Lien personnel de l'amour du Père et du Fils, il vient dans l'homme respirer leur amour, ce que signifie exactement son nom : il est souffle, il est le « Saint Respir » mutuel de Père et du Fils. Plus sobrement que ne le feront saint Jean de la Croix (*Cantique spirituel*, strophes 38 et 39) et saint François de Sales, Guillaume, commentant Romains 8, dit que le chrétien respire Dieu. Sa vie est devenue spirituelle, dans et par l'Esprit du Père et du Fils. Au milieu même des gémissements du cosmos et de l'homme, il y a le gémissement de l'Esprit qui permet à l'homme d'appeler Dieu en l'appelant par son nom : Père !

La *lectio divina* nous faisait entendre le Père, le signe de la croix nous conduisait au Christ ; le silence, le recueillement profond nous aident à vivre cette respiration divine, à respirer comme respire Dieu

7. Voir Jacques DELESALLE, « L'«in-hésion» à Dieu. Un langage de l'union à Dieu dans le traité *Nature et dignité de l'amour* de Guillaume de Saint-Thierry », *Collectanea Cisterciensia* 71 (2009), p. 300-314.

qui fait en nous ce qu'il est, l'Amour. D'où la capacité du chrétien, quand il se recueille, d'accueillir plus consciemment l'autre qui survient, Dieu, et, grâce à Lui, d'accueillir tout hôte survenant, surtout s'il est pauvre, dit la Règle (RB 53, 16).

Vivre ensemble

Faut-il arrêter ici cette lettre adressée « à toi qui cherches à ouvrir ton cœur pour grandir dans la vie spirituelle », ou chercher à mieux cerner les difficultés que le jeune moine (moniale) rencontrerait dans le contexte actuel de la « vie sur terre » s'il veut se donner entièrement à Dieu ? Mais ce sont les difficultés de toujours, et la Règle, me semble-t-il, nous propose une solution qui sera aussi celle de toujours : la stabilité du moine dans une communauté, un ensemble (« entre semblables ») où chacun est différent des autres, mais ne peut l'être qu'en se donnant aux autres. Cela est parfaitement dit dans le nom que portera le disciple de saint Benoît : il sera moine cénobite, c'est-à-dire l'homme d'une belle solitude (moine, du grec *monos*) vécue dans et grâce à ce corps du Christ qu'est cette communauté : il sera cénobite (les *bios* et *koinos* grecs, traduits en français par *vie en commun*). Vie chrétienne à l'image de la vie commune des trois Personnes, où chacune est elle-même dans le don de soi aux deux autres.

Venir, parvenir, disions-nous de la vie monastique. Il faut, pour être fidèle à saint Benoît, y ajouter un dernier mot : *convenir*, venir ensemble, pour vivre ensemble selon la volonté de Dieu qui est d'unir tous les humains de toutes races, de tous les temps, en un seul corps. Faire corps, osons dire : faire convent. Tous auront convenu, fait « convention » de vivre unis en ne préférant rien au Christ afin que Dieu soit tout en tous.

Ceci dit, il reste à le pratiquer, qu'on soit jeune – moine ou moniale – ou déjà ancien. Bon courage à tous !

La Pierre-qui-Vire, 18 novembre 2010 et novembre 2015

Abbaye Sainte Marie de la Pierre-qui-Vire. Denis HUERRE, osb
F – 89630 ST LEGER VAUBAN